

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Les fêtes se prolongent souvent pendant la première quinzaine du carême, mais les toilettes sont prêtes, et les quelques arrangements qu'elles nécessitent sont laissés au goût de la couturière; ce serait un repos, s'il ne fallait s'occuper de l'avenir de la mode, présumer ce qu'elle sera au printemps; *enlevée* ou tombante, simple ou tourmentée.

Mais la mode est si fantaisiste que, si bonne magicienne que l'on soit, on ne peut rien affirmer d'avance. Ce que nous voudrions, c'est que nos modes actuelles persistassent, avec une modification dans le pouf et la tournure; il faudrait celui-là moins développé et celle-ci plus modérée. Avec ce diminutif, nous n'aurions qu'à souhaiter longue vie à la mode actuelle, en y comprenant : façons, étoffes et garnitures.

Nous entrons dans une époque de simplicité relative, et jusqu'à Pâques, nous n'entrevoions guère que réunions intimes, de travail et de musique. Il y a aussi les concerts et les fêtes de charité, loteries ou ventes, qui, depuis l'hiver dernier, ont pris droit de cité dans les salons. Les jeunes filles d'un même cercle font courir leur aiguille pour fournir des lots, les jeunes gens envoient des plantes vertes, un lot quelconque.

Les sommes ainsi amassées, en s'amusant, sont sou-



Costume en drap loutre garni de galon de peluche (devant et dos).  
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

vent très fortes. Demandez aux petites sœurs des pauvres et aux filles de Saint-Vincent-de-Paul le résultat de la loterie de mademoiselle Germaine de P...

A ces réunions, les toilettes des jeunes femmes, comme celles des mamans et des jeunes filles, mon-



trent généralement une simplicité de bon goût.

Le voile ou le cachemire très léger est l'étoffe en vogue pour ce genre de réunion, ajoutons que la traîne modérée s'y voit plus que la jupe courte. Comme on ne songe pas à danser, cette traîne n'est point gênante.

Les couleurs tendres et surtout le blanc sont préférées.

On porte des corsages à la vierge avec des bretelles en rubans de satin, qui se perdent sous la ceinture du tour de taille; on porte des corselets en velours lacés ou agrafés sous le bras; on porte, aussi bien sur un corsage ouvert que montant, des Berthes Duchesse en dentelle, et toutes ces façons sont jolies, jeunes et coquettes.

La Berthe Duchesse est en tulle dentelle brodé d'un dessin courant ou d'un jeté; elle prend la forme d'une pointe-fichu drapée de plis sur les épaules, en laissant au milieu une échancrure en cœur; un nœud de côté, une frange légère moutonneuse au contour.

Ceci est un arrangement nouveau très séyant à toutes les tailles. Il se fait mobile ou fixé au corsage; il peut être en gaze de soie fine et souple, en crêpe de Chine, brodé de délicates fleurettes Pompadours; la frange est assortie.

Madame Turle est la créatrice de cette jolie fantaisie, qu'elle chiffonne très agréablement; et c'est dans le chiffonnage des plis de l'épaule que réside toute la grâce de ce rien, qui se fait aussi en tulle dentelle noir, sans perdre de son élégance. Ainsi brodé de jais, il pare un corsage simple et fait bien au théâtre, au concert et même à un diner privé.

La robesuivante que madame Turle vient de faire pour la jeune madame R..., est en cachemire crème. La façon est simple, aussi elle exige, plus que la façon drapée, une coupe et un ensemble gracieux. Un bouillonné court autour de la robe qui est à traîne moyenne, et sur ce bouillonné jouent de très étroits velours rubis, posés en touffes; une draperie-feuille vient se perdre sous la traîne, en traversant diagonalement le tablier. Tour-nure arrondie, soutenant la longue pointe du corsage de laquelle tombe une grande quantité de longues bouclettes inégales en velours. Des velours coupent le devant du corsage qui est ouvert carrément, avec un très haut plissé de cachemire qui retombe en berthe.

La garniture de la manche reproduit en petit celle de la jupe. Madame Turle, qui demeure, 9, rue de Clichy, travaille fort bien; ses façons sont soignées, et les garnitures, si importantes dans la combinaison du costume, choisies et disposées avec goût et originalité.

CORALIE. L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Quoique d'une coupe différente, ces deux corsets s'adressent à toutes les tailles, qu'ils allongent en effaçant les hanches. La ceinture Régente, de proportions mignonnes nous semble plus particulièrement convenir aux toilettes gracieuses et coquettes, au déshabillé élégant; tandis que le corset Anne d'Autriche, avec sa coupe plus allongée et ses baleines et ressorts plus fermes, convient aux grandes toilettes d'apparat et de bal. Cependant, il nous faut dire que beaucoup de femmes le portent journellement. Il donne à la taille une élégante souplesse, tout en la soutenant. Du reste, quel que soit le choix fait, ceinture Régente ou corset Anne d'Autriche, on est assurée d'avoir un corset allant bien et en harmonie avec la mode actuelle.

COMPAGNIE FRANÇAISE DES MACHINES À COUDRE  
H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

Nous ne pouvons faire un plus grand éloge de ces machines que de dire qu'elles sont les seules dont on se sert dans les écoles professionnelles de la ville de Paris. C'est une récompense méritée, et par le perfectionnement que ne cesse d'y apporter l'habile ingénieur-inventeur, M. Vigneron, et par toutes les facilités de travail qu'elles offrent. La machine Vigneron n° 2 est parfaite en tout point: travail facile, mouvement doux, n'exigeant aucune pression fatigante; elle brode, soutache, plisse, ganse, fronce avec une perfection qui n'avait pas encore été obtenue. L'Éclair est une charmante petite machine qui marche à la main, rapidement et silencieusement; elle fait, aux moyens de guides spéciaux, tous les genres de travaux. Son prix de 50 fr. est réduit à 30 fr. pour nos abonnées, emballage compris, le port en plus. Le même avantage est fait pour la Favorite des Dames, qui coûte 60 fr. et que nos abonnées auront pour 35 fr. Ces machines sont d'utiles auxiliaires dans les familles; elles permettent de faire costumes et lingerie en laissant libres bien des heures; elles donnent aussi, par la rapidité de l'exécution, le goût du travail aux personnes qui n'aiment pas le travail manuel.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 61 et 63)

*Costume de ville en faille et drap amazone loutre, garni de galon de peluche.* — Jupe en faille, au bord un galon de peluche qui remonte au côté droit; cette disposition se répète trois fois sur les lés de derrière. Tunique en drap amazone, relevée très haut sur la hanche et découvrant le galon qui fait une quille droite. A gauche, la tunique est pincée au milieu et forme comme un panneau, dont le relevé se perd sous le lé plissé qui forme le pouf; ce lé est le prolongement de la draperie qui prend de la taille et du côté opposé. Le corsage a une basque postillon à plis creux; les devants sont découpés en longues pattes contrariées, qui viennent se boutonner sur le corsage; elles augmentent de longueur en allant vers l'encolure qui reçoit un galon de peluche; même galon à la manche ronde et col-lante.

*Robe de mariée en satin brocart et dentelle.* — Sous-

jupe en taffetas, ornée sur le côté d'une spirale de dentelle de Bruxelles, qui va en s'élargissant progressivement vers le bas; d'un côté, elle est cernée par un panneau en brocart et de l'autre par une draperie de satin, montée par trois plis et relevée très bas de côté, par trois autres plis arrêtés sous un panneau de brocart, panneau garni, tout le long, d'une dentelle; sur la partie supérieure des panneaux tombe un court panier. La traîne en satin est montée par des fronces autour de la pointe du corsage. Celui-ci a une chemisette en crêpe lisse plissée et tendue, et une dentelle. A la manche ronde, deux bracelets en satin et une dentelle. Le voile enveloppe la tête, il est plissé d'un côté, et, de ce même côté, une longue fente permet de passer le bras. Nouvelle manière commode et élégante inventée par M. Virgile, coiffeur, 52, rue Basse-du-Rempart.





4508

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS.

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de *M<sup>me</sup> BREANT CASTEL*, *E. Gluck*, *Couture Régente et Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS*, *L. r. Aubert*,  
Parfumerie de la *M<sup>me</sup> GUERLAIN*, *15. r. de la Paix*, Chaussures de la *M<sup>me</sup> KAHN POIVRET*, *61. r. Montorgueil*.



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4508

COSTUMES DE VISITE

*Costume en lainage bleu broché de fleurettes en velours bleu de ton foncé, pour jeune fille de seize à dix-huit ans et plus.*

Jupe en lainage uni, dépassée par un plissé et ornée de trois séries de huit plis rabattus pris sur la hauteur, chaque série espacée de dix centimètres. Tunique princesse en lainage à fleurettes, relevée devant, près de la taille, par un groupe de plis, et derrière, par d'autres plis groupés près des lés de derrière, qui tombent droit en formant des plis-tuyau. Le dos est plissé. Les plis, assez larges à l'encolure, se rétrécissent graduellement et viennent mourir dans le pouf en formant pointe. Là aussi se pince la ceinture en moire, ceinture qui dessine une pointe devant, où elle se ferme par une patte. Derrière, deux longues



3333

Robe de mariée en satin et brocart, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

coques avec pans. Col droit en velours. La manche ronde est prise intérieurement dans un parement en velours. Collerette et sous-manches plissées. — Bottes en peau mordorée.

*Costume en lainage écru et velours grenat.*

Jupe en taffetas uni, fin plissé au bord, et au-dessus deux très hauts volants, appliqués d'une broderie sur lainage écru et plissés de plis creux séparés par trois plis couchés. Une petite draperie assortie sur la partie supérieure. Les lés de derrière sont plissés avec un pou chiffonné, sur lequel s'appuie la basque du corsage à laquelle est rapporté devant un long panneau, dont le bord, qui touche au pouf, forme un pli rabattu. Un revers-gilet, un jabot en dentelle et un plissé dépassant le col droit. Manche ronde. Corsage et panneau de velours. — Bottes en satin. — Gants de Suède.

CHRONIQUE

Les abominations du Carnaval. — Mon premier bal. — Histoire d'une *professional beauty*. — Mistress Langtry. — Dangers de la profession. — La Parisienne de M. Becque. — Un portrait poussé au noir. — La réaction. — Le *méhélingue* de la place de l'Opéra. — Définition de l'anarchiste.



Il ne faut plus être jeune pour se souvenir du temps où le mot : *carnaval* avait, aussi bien à Paris qu'en province, une signification considérable et je ne sais quelle saveur troublante. Lorsque j'étais encore une enfant, ces trois syllabes présentaient à mon esprit un amal-

game de choses abominables qui attiraient la colère du Ciel sur le genre humain, et de choses indigestes qui chargeaient terriblement l'estomac. Il va sans dire que les secondes m'intéressaient plus que les premières.

Néanmoins, du dimanche au Mardi-Gras, je voyais le Saint-Sacrement exposé dans la petite église du village où était située l'habitation de mon père, et une vieille tante qui vivait avec nous passait ses journées au pied de l'autel, en poussant de grands soupirs. Comme c'était l'âme la plus sainte et la plus ignorante du mal qui ait jamais existé, je crois, entre nous, qu'elle soupirait de confiance. Quant à moi, qui



n'en savais pas beaucoup plus qu'elle, je soupirais aussi, mais les beignets dont je faisais, pendant cette trop courte période, une consommation illimitée, tenaient, je l'avoue, une place importante dans mes soupirs.

En ce qui concerne les « abominations du carnaval » qui servaient vaguement de sujet au sermon du dimanche de la Quinquagésime, elles étaient personnifiées à mes yeux, par sept ou huit jeunes gens — les conscrits de l'année — qui parcouraient les rues du bourg, habillés en femmes, en faisant des grimaces derrière leurs masques de calicot, et par deux ou trois ivrognes qui circulaient, bras dessus bras dessous, en chantant cette chanson épouvantable (à ce qu'il paraît) dont j'entends encore le refrain :

Allons! allons! madam' Gaillard,  
Une bouteille; il n'est pas tard.  
Allons! allons! madam' Gaillard,  
Il n'est qu'onze heures moins un quart.

Lorsque je fus plus vieille de dix ans, le mot carnaval devint synonyme de bals, de quadrilles et de jolies robes de tarlatane blanche que ces vilains danseurs déchiraient toujours. On voyait bien que ce n'était pas eux qui étaient grondés le lendemain !

Croiriez-vous, mesdames, que je possède encore, dans mes archives, le compte rendu écrit des impressions que me fit éprouver mon premier bal? J'ai sous les yeux ce curieux manuscrit et j'y vois que mes débuts eurent lieu le 7 février 186.... ah! ma foi! cela m'ennuie de vous dire le dernier chiffre.

Ce document contient, sur chacun de mes danseurs, des notes qui feraient bien rire aujourd'hui ceux qui vivent encore, car un certain nombre ne sont plus de ce monde. Le premier de tous, celui qui eut mon premier quadrille et qui débutait, lui aussi, mourut peu de mois après. Et Constance, en fille qui a de l'ordre, rouvrit son cahier à la fameuse page, y fit un renvoi et écrivit en marge cette mention touchante :

« Le pauvre Fernand de \*\*\* est mort le ... à trois heures du matin, après une fièvre de quelques jours. »  
« C'était un gentil garçon et assez bien de sa personne, quoi qu'il louchât un peu. »

Ce *quoi qu'il louchât un peu* ne vous semble-t-il pas valoir son pesant d'or ?

Ceux de mes danseurs qui sont encore en vie ont généralement pris du ventre et perdu leurs cheveux. Quant à la comtesse de \*\*\* chez qui eurent lieu mes débuts, elle habite Paris, maintenant, et je pourrais vous la montrer chaque dimanche à la messe d'une heure à la Madeleine. Elle est plus rose et plus blonde que jamais. Décidément, il n'y a rien qui conserve comme l'air du boulevard.... quand on ne craint pas d'y mettre le prix.

Aujourd'hui le mot carnaval ne signifie plus rien. D'une part, on ne danse plus qu'après les Pâques; de l'autre, je crois, bien que la moyenne des « abominations » est à peu près la même d'un bout de l'année à l'autre.

J'ignore si l'on fait encore des beignets le Mardi-Gras, en province. J'espère que oui, car c'était bien bon.

Ainsi qu'il arrive chaque année à pareille époque, nous sommes envahis par les tableaux, mais, cette année plus que jamais, l'Exposition des *Mirlitons* est

celle où il faut aller. Ne me demandez pas si les toiles sont meilleures là qu'au cercle de la rue Volney, par exemple. Les toiles! Il s'agit vraiment bien des toiles! Qu'importe qu'une salle soit tapissée de Murillos ou de Manets, quand on ne peut pas approcher de la muraille! La bousculade est complète et bien des femmes, peu soucieuses de la cohue, s'asseyaient tranquillement dans le petit salon qui précède le hall et restent dans leur coin, le lorgnon à l'œil, à voir défiler Tout-Paris.

Les étrangères, surtout, se montrent friandes de ce spectacle (je parle de celles qui viennent pour la première fois chez nous et ne font qu'y passer). Quand elles peuvent dire, en s'en allant, qu'elles ont vu mesdames de Pourtalès, de Sagan, de Mailly-Nesle, Benardaky et Gauthereau, elles sont plus contentes que si on leur avait montré tout l'œuvre de Meissonnier.

Je dois reconnaître qu'elles éprouvent souvent des déceptions à l'égard de ce que nous appelons à tort nos *professional beautés*, car la *professional beauty* n'existe qu'à Londres. Celle-ci est une femme qui n'a d'autre profession que d'être belle. Elle n'est ni grande dame, ni artiste, ni femme d'esprit, ni millionnaire, ni écuyère consommée. Elle est belle, voilà tout, et chacun veut l'avoir à ses diners et à ses bals, sans attendre d'elle d'autre plaisir que le plaisir des yeux. Bien entendu elle doit être honnête et posséder une éducation suffisante, mais on ne lui en demande pas davantage. Et n'allez pas croire que tout soit roses dans le métier. Il exige une santé de fer, une vigueur d'athlète et, surtout, une tête solide, sans quoi il arrive.... ce qui est arrivé à madame Langtry.

On parle beaucoup de cette dernière à Paris, depuis une quinzaine, et l'on annonce qu'elle va venir jouer la comédie au Gymnase, car elle est actrice, maintenant, après avoir été l'une des plus illustres parmi les *professional beautés*. Je la vis à Covent Garden, au temps de ses succès. C'était à la sortie du théâtre et je la remarquai tout d'abord, au cercle compact d'habits noirs qui se pressaient autour d'elle. On me dit son nom et je la trouvai très belle, en effet, bien qu'elle eût, à mon goût, les épaules trop carrées, les pommettes trop saillantes et les mains un peu fortes. Mais les yeux, très grands et d'un vert étrange, sont les plus magnifiques du monde et l'attache de la tête aux épaules est d'une perfection unique.

Seulement, cette belle tête manqua de solidité, comme je le disais plus haut. Il y avait de quoi! Songez à quels enivrements doit résister la vanité d'une femme qui voit sa photographie vendue par milliers, son nom cité plus souvent que celui de la Reine, et qui est recherchée par tout ce qu'il y a de plus haut placé dans le Royaume, à commencer par le Prince-Héritier.

Celui-ci ne contribua pas peu à lancer madame Langtry. Il la lança même trop, car un soir, à Malborough-House, en vertu de ce principe (?) que tout est permis à une jolie femme, la charmante personne s'avisait de cueillir, au bout de sa cuiller, un peu de la glace qu'elle absorbait, et d'insinuer cette matière réfrigérante dans le cou du prince de Galles qui lui tournait le dos. On peut dire sans métaphore que cela jeta un froid, car, depuis cette espièglerie, l'Altesse Royale qui n'admet pas qu'on franchisse certaines



bornes avec Elle, affecta de ne plus connaître madame Langtry.

Pour comble de malheur celle-ci visait à être aussi élégante que belle. Mais la Nature prodigue ses dons pour rien, quand c'est sa fantaisie, tandis que les couturières font payer les leurs fort cher, même à Londres. Bref, en une seule année, madame Langtry dépensa neuf mille livres sterling, c'est-à-dire 225,000 francs. La conséquence de cette... absence d'économie fut la nécessité d'entrer au théâtre. Madame Langtry a gagné des millions en Angleterre et surtout en Amérique. Elle est plus belle que jamais; seulement ce n'est plus une *professional beauty*, c'est une *actress*.

Au Gymnase, si elle y vient, on veut déjà — très maladroitement, selon moi — qu'elle lutte de beauté avec Jane Hading, devenue madame Koning. Où diable l'amour-propre national va-t-il se nicher? Laissons à l'une son talent, qui nous a fait toutes pleurer plus ou moins dans le *Maître de Forges*, et à l'autre sa beauté qui ne fera, espérons-le, pleurer personne. D'ailleurs, une chose manquera toujours à madame Langtry pour être une perfection: c'est d'être Parisienne.

La Parisienne! C'est précisément le titre un peu trop général que M. Becque a eu le tort de donner à sa comédie, jouée récemment à la Renaissance. S'il faut en croire cet auteur (il doit avoir été bien heureux ou bien malheureux avec notre sexe), la Parisienne est la plus détestable des coquines. Je n'entre pas dans les détails, et pour cause. Dans le style familier, quand on veut exprimer qu'une femme ne vaut pas la corde pour la pendre, on dit qu'elle a fait les quatre-cent-dix-neuf coups. Ce nombre bizarre et considérable serait insuffisant pour chiffrer les méfaits de l'héroïne de M. Becque. Je crois même qu'il a mis la dose trop forte et qu'il ne s'en trouvera pas bien, car voici ce qui lui est arrivé:

Le lendemain de la première représentation, les critiques de théâtre, ou à peu près, crièrent au chef-d'œuvre, et il faut avouer que la pièce indique, chez son auteur, un genre d'esprit et un talent fort au-dessus de l'ordinaire, sinon d'un genre aimable. Mais, deux jours après, les simples chroniqueurs se trouvant à court de copie, et jugeant le sujet des plus convenables pour remplir à la fois les colonnes de leur Courrier de Paris et les devoirs de la galanterie, les chroniqueurs, dis-je, reprirent la Parisienne à leur point de vue et crièrent au blasphème. Voilà les lecteurs bien embarrassés! Le samedi on leur apprend que M. Becque est un futur Molière. Le lundi ils découvrent qu'il est le dernier des iconoclastes. Le seul moyen de sortir de cette perplexité est d'aller voir la pièce, et c'est ce qu'on ferait encore plus volontiers si elle était mieux jouée.

Quant à nous, pauvres Parisiennes! jamais on n'avait cherché à nous faire aussi blanches que depuis que M. Becque nous a faites si noires. J'ai même lu dans l'article d'un chroniqueur, probablement jeune, mais, à coup sûr, plein de bonnes intentions, que la « Parisienne est avant tout une mère. »

Merci du fond du cœur, cher monsieur. Mais alors qu'est-ce qui restera pour la province?

Les anarchistes, qui ne sont probablement pas riches, puisqu'ils prétendent mourir de faim, viennent cependant d'enrichir d'un mot nouveau la langue des crieurs du boulevard.

— Faut voir les détails du *méhélingue* de la place de l'Opéra.

C'est ainsi qu'on prononce, à Paris, le mot *meeting*. Il est vrai, comme disait à ce propos la baronne de Saint-D..., qui n'est pas forte sur le latin, il est vrai que les Anglais estropient également le français et écrivent *omnibuses*, au pluriel.

Ce qui m'a le plus frappé dans le *méhélingue* de l'autre jour, c'est la coquetterie des gardes municipaux qui étrennaient le grand trottoir carré, construit dernièrement, et dont je comprends enfin l'utilité, après l'avoir longtemps cherchée.

Ces militaires avaient revêtu leurs uniformes neufs, ciré leurs bottes jusqu'à faire croire qu'elles étaient vernies, et ils paraissaient prendre un plaisir extrême à plonger leurs regards dans les coupés élégants qui leur passaient sous le nez. Ils avaient même poussé la précaution jusqu'à ne pas mettre la baïonnette au canon du fusil, afin de n'éborgner personne, et jamais on ne me fera croire que ces braves gens avaient, dans leur giberne, autre chose qu'un mouchoir à carreaux.

Quant aux anarchistes, j'ai découvert que c'étaient tout simplement les mendiants qui tendent la main tous les jours au coin des rues. Ils n'étaient ni plus laids, ni plus sales, ni plus insolents, ni plus nombreux. Seulement, ils ne mendiaient pas, ce qui m'a paru peu logique de la part de citoyens sortis de chez eux pour demander à manger. Aussi, je propose de définir l'anarchiste: un mendiant en grève.

Voilà pourtant avec quoi nos journaux ont effrayé l'Europe! Toujours l'exagération française! Pour moi, je déclare qu'il y a longtemps que Paris ne m'avait semblé aussi gai. Il est si rare, aujourd'hui, de voir le boulevard animé! Et puis, au moins on avait, le soir, un sujet de conversation plus nouveau que le Tonkin et Denise.

Voilà, chères lectrices, avec le mariage Mackay et l'exposition agricole, l'une beaucoup moins riche que l'autre, tout ce que me fournit d'intéressant la revue de la quinzaine.

Et maintenant, faisons pénitence en attendant mieux.

CONSTANCE.

## PENSÉES

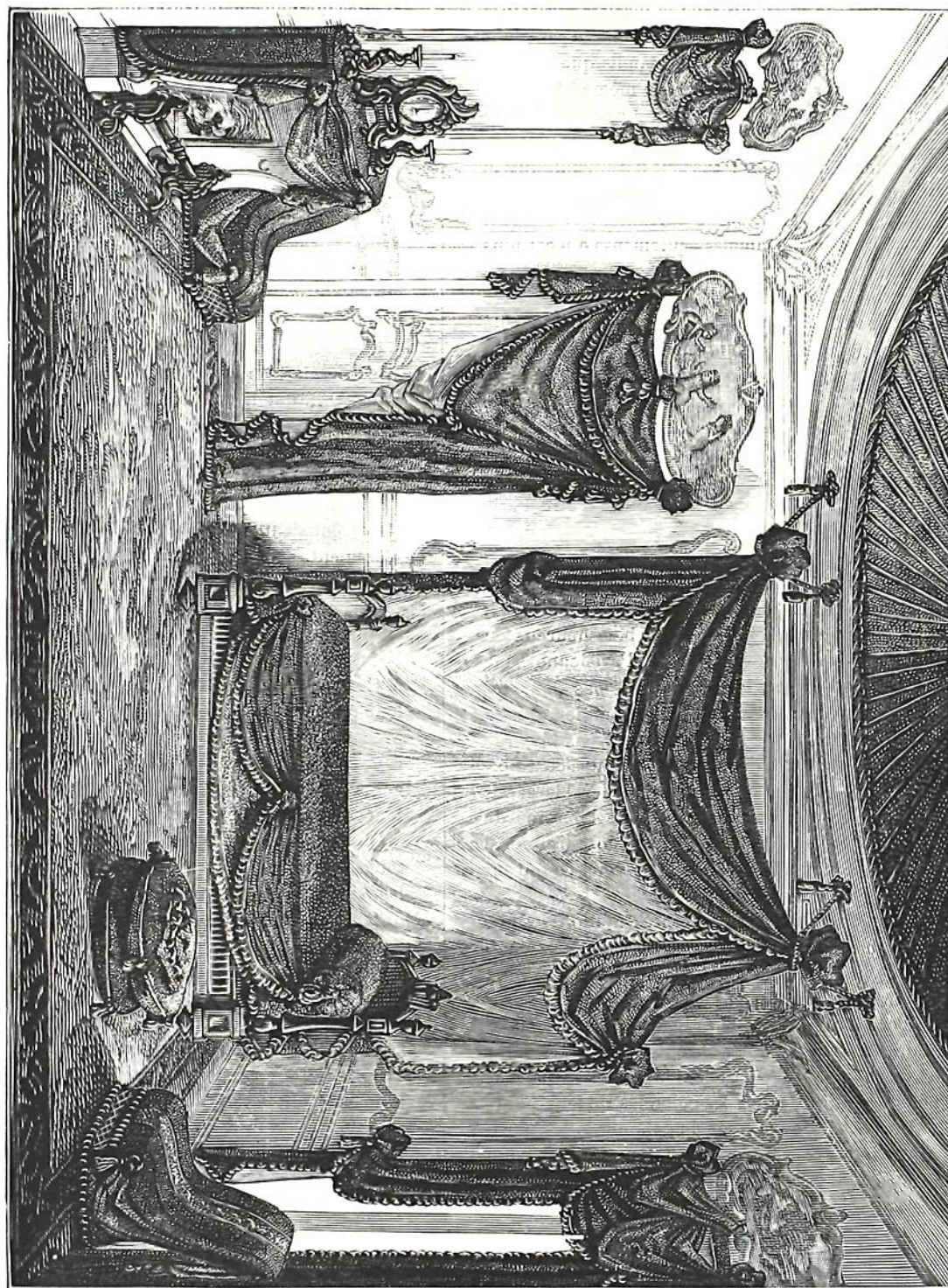
Les femmes tiennent dans la conversation la place de ces légers duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine; on n'y fait point attention, mais, si on les retire, tout se brise. ((M<sup>me</sup> Necker.)

Je conçois toujours ce qui afflige les hommes, mais je suis souvent étonnée de ce qui les console. Un atome peut blesser et Dieu seul peut guérir.

((M<sup>me</sup> Swetchine.)



CHAMBRE A COUCHER LOUIS XV, HAUTE FANTAISIE  
 Drapée et exécutée par M. Emile Bessonneau, tapissier-décorateur à laçon, ex-coupeur de la maison Krieger, 19-21, rue de Charenton.



Cet intérieur de chambre, exécuté par M. Bessonneau pour une de nos abonnées qui, très aimablement, nous autorise à en donner le dessin, se compose de meubles très simples en palissandre ciré. La manière toute nouvelle de disposer les rideaux du lit comme une tente, peut s'appliquer à toutes les chambres, même les plus simples. Pour les renseignements détaillés des tentures, sièges, etc., nous prions nos lectrices d'écrire directement à M. Bessonneau, qui don-

nera les prix exacts. Il se rend en province pour une installation de même importance, prendre les mesures; les frais de déplacement sont à sa charge. Il envoie des échantillons et des dessins de tout style; lui désigner quel genre d'appartement on veut décorer.

Afin de répondre aux demandes qui lui sont faites par nos abonnées du Calvados, M. Bessonneau ouvrira à Caen une succursale pour la saison prochaine.





COSTUMES DE VILLE, DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

*Costume en ottoman marine et soierie marine brochée de petites plumes corail. — Jupe en broché avec deux plis verticaux au-delà de la hanche; les lés de derrière sont en ottoman et plissés de plis-tuyau. Draperie-tablier formant une longue pointe relevée très en l'air à droite; à gauche, les plis sont étagés. Corsage à pointe-basque ouverte sous la taille. Gilet et revers en broché, le tout finissant en pointe. Col droit. A la manche draperie en ottoman surmontée d'une pointe-revers en broché.*

*Costume en ottoman à fines côtes vert bouteille. — Sous-jupe en taffetas; au bas un volant à plis creux en*

*ottoman, et au-dessus une bande de velours vert bouteille, sur laquelle joue le bord de la jupe. Cette jupe, qui forme tunique, se relève à droite, sur la hanche de plis étagés; elle se monte par des plis-tuyau. Les lés de derrière tombent droits. A gauche la jupe est ouverte, et les bords réunis par deux étages de coques en velours vert bouteille; sous la première coque, qui est posée à vingt centimètres du bord inférieur, la jupe, arrondie à droite, dégage la bande de velours. Corsage à basque avec deux revers en velours, un parement à la manche ronde.*



## LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



L régnait entre les fiancés une sorte de contrainte que rien de formel, de tangible, pourrait-on dire, ne justifiait d'ailleurs. Solange gardait peut-être un remords, et son accueil s'en ressentait assez pour influencer sur la manière d'être d'Aimery.

Et pourtant, qu'il était encore heureux en sentant sur son bras la petite main étroitement gantée qui allait se donner à lui pour la vie ! Il regardait Solange et oubliait l'univers ; il oubliait jusqu'à cette voix intime qui, au fond de son cœur, avait longtemps chanté tout autre chose que l'espérance, et qui, même maintenant, lui faisait parfois entendre comme l'écho lointain d'une douloureuse vérité.

Marcelle saisit l'instant où les caprices de la danse le retenaient près d'elle pour lui adresser son compliment :

« Vous êtes agréé par ma plus chère amie ; permettez que je vous félicite. »

Sa bouche souriait aimablement, mais il y avait dans son œil un éclair malin devant lequel le jeune homme resta interdit.

En face d'eux se tenaient Solange et Alan, la main dans la main, prêts à venir à leur rencontre ; lui, grave et beau, elle souriante et gracieuse : c'était un couple charmant.

Cette appréciation fut formulée par deux personnes qui passaient derrière les danseurs, et Aimery entendit ajouter :

« Mademoiselle d'Aulnoy se marie, dit-on ; est-ce avec le neveu du marquis de Dongall ? »

La réponse fut faite très bas, mais la première voix reprit sur un ton qui parvint à l'oreille attentive du lieutenant :

« Cela m'étonne, tout le monde les croyait fiancés... C'eût été pour elle un superbe mariage. »

— Meilleur que l'autre », crut encore entendre Aimery.

Ce n'était que des propos de bal, de ces riens frivoles et perfides qui ne méritent assurément pas d'être écoutés. En toute autre circonstance, Aimery n'y eût accordé nulle attention ; mais ce soir, disposé comme il l'était depuis un moment, toute pique lui devenait sensible.

Chose singulière ! Pour la première fois peut-être, il lui apparut clairement qu'Alan et Solange n'étaient pas frère et sœur. Jusque-là, l'affection qui les unissait avait paru trop naturelle à Aimery pour qu'il en prît le moindre ombrage.

« Et s'il l'aimait autrement ? » se dit-il tout à coup. Cette idée ne traversa pas son esprit comme une de

ces flèches empoisonnées qui laissent une blessure inguérissable ; c'était plutôt une de ces pensées fugitives auxquelles on redoute trop de s'attacher pour les approfondir.

Quoi qu'il en fût, ce bal, auquel il était venu le cœur léger, lui semblait moins gai de minute en minute. Il éprouvait une tristesse à peine appréciable, mais trop réelle.

Quel est celui qui, en remontant la pente qui le conduisit à un deuil irrémédiable, ne rencontre pas une heure à la fois paisible et douloureuse, où rien ne semblait justifier ses craintes, et où, cependant, elles existaient et n'étaient que trop fondées ?...

La soirée devint très animée en approchant de son terme. Après s'être acquittées de ses devoirs d'hospitalité et avoir usé de la plus adroite diplomatie pour amener des danseurs aux jeunes filles délaissées, Marcelle semblait s'amuser beaucoup pour son propre compte. Jamais on ne lui avait vu l'air si heureux, le sourire si séduisant. Solange, au contraire, semblait fatiguée et dansait le moins possible.

Lady Ameston aussi était là, toujours belle et brillante. La blonde Maggy, dont c'était le premier bal, s'amusait de tout son cœur.

Roger Seynald se trouvait également parmi les danseurs. D'un accord tacite, lui et Solange semblaient avoir oublié tout ce qui eût pu mettre quelque embarras dans leur manière d'être réciproque. La déception avait-elle été profonde ? Il eût été difficile de le préjuger. Sous une apparence un peu légère, Roger gardait très soigneusement pour lui ses impressions intimes, soit qu'une aimable philosophie lui apprit à les dominer, soit qu'il sût à quoi s'en tenir sur la sympathie qu'on peut attendre des indifférents.

Et les gais propos se croisaient, les banalités mondaines s'échangeaient sans s'apercevoir qu'elles manquaient parfois leur but.

« Vous êtes fraîche comme une matinée de printemps, disait lady Ameston à Solange. Quelle jolie couronne que le bonheur sur un front de dix-neuf ans ! »

A l'autre bout du salon, Marcelle entretenait Alan du fraternel orgueil avec lequel il allait mener sa sœur à l'autel.

Aimery recevait des félicitations qui prouvaient à quel point on le jugeait heureux et digne de l'être. Son mariage, dont la nouvelle venait seulement de se répandre, était l'événement de la soirée. Et chacun observait scrupuleusement son rôle, les masques souriaient avec complaisance, comme ils sourient dans notre monde, même quand les drames les plus poignants se jouent au fond des cœurs.

Il y eut un instant où Solange entendit murmurer à son oreille :



« Je ne te conseille pas de jouer longtemps ce jeu-là; tu le rendrais fou. »

Elle leva les yeux; Marcelle avait disparu. Alors Solange étrangement troublée, sentant peser sur elle un fardeau qu'il fallait secouer à tout prix, se rejeta dans le gai tourbillon, pour s'étourdir. Mais quand Aimery se rapprocha d'elle, le poids retomba sur son cœur, et dans son désir qu'il ne s'aperçût de rien, elle se montra embarrassée, presque froide.

Quand le lieutenant rentra chez lui, il aimait Solange plus que jamais; mais son amour se doublait d'un tel sentiment d'amertume, qu'oubliant qu'il ne serait bientôt plus maître absolu de ses actes, il se promit de ne pas remettre les pieds dans un bal.

Les événements devaient l'aider à se tenir parole.

Le lendemain, sorti de bonne heure pour son service, il rencontra le baron Seynald qui marchait à pas pressés, faillit le croiser sans le reconnaître.

« C'est vous, mon cher Saint-Yon! Votre bonne étoile vous amène sur ma route; vous aurez la primeur d'une nouvelle que je cours porter au cercle. »

Et baissant un peu la voix, en homme convaincu de son importance :

« J'ai reçu ce matin une lettre d'un attaché de Berlin : la guerre est imminente entre la France et la Prusse. »

— La guerre!

— Hein! quelle chance pour vous qui êtes en passe de devenir capitaine! Vous reviendrez non seulement avec la double épauvette, mais encore, qui sait?... avec un bout de ruban rouge sur la poitrine, et peut-être même...

— A moins que je ne revienne pas du tout, acheva Aimery en riant.

— Ah voilà, le bonheur attache à l'existence. Ce n'est pas moi qui aurais de ces noires idées. Vrai, je devais être soldat. J'ai manqué ma vocation. »

Aimery ne répondant point, Roger poursuivit :

« Je voulais passer chez M. de Cendré; mais il y a là des femmes, et si j'étais un messenger de tristes nouvelles, elles garderaient de moi un trop mauvais souvenir. Et puis, j'y pense, ces dames sont très liées avec mademoiselle d'Aulnoy : c'est à vous de porter le coup, puisque vous seul pouvez guérir la blessure, mon beau capitaine. »

Ce ton léger, sous lequel il y avait peut-être un grain d'amertume, froissa Aimery.

« Je suis pressé, au revoir et merci pour la primeur. »

— Adieu plutôt, car je retourne ce soir reprendre mon poste à Bruxelles.

Ils se serrèrent assez froidement la main, et chacun poursuivit sa route, Roger très pressé d'aller jouer ailleurs son rôle d'homme bien renseigné, Aimery surpris de ne pas éprouver plus de tristesse.

Dans sa visite quotidienne, rue Saint-Dominique, il fit allusion à la guerre probable, et Solange resta saisie; l'émotion, le chagrin, une sorte de remords ouvrirent le cœur de la jeune fille; elle se montra plus affectueuse qu'elle ne l'était depuis quelque temps, et Aimery conserva un bon souvenir de cette soirée... presque la dernière.

X

Elle était déclarée, cette guerre néfaste qui devait bouleverser la France. Déjà, l'on se racontait en pleurant une de ces défaites à la fois effrayantes comme une agonie, et fertiles en traits héroïques, comme une victoire. Reischoffen avait épouvanté l'Europe, et l'heure de Sedan venait de sonner.

La nuit tombait sur le champ de bataille. Aimery de Saint-Yon était blessé. Il n'y prenait pas garde, et continuait de s'avancer à la tête de la poignée d'hommes qu'il avait pu réunir, allant où? Dieu seul le savait... mais fuyant la captivité, la honte... Il n'eût pas fui la mort.

Ces quelques braves, après s'être battus comme des lions, cherchaient, ainsi que bien d'autres, à tromper la poursuite des uhlans qui sillonnaient la plaine. Il y avait un bien faible espoir de leur échapper. Pourtant on marchait toujours, quelque épuisé que l'on fût par la fatigue et la faim.

L'officier avait dit :

« Si nous ne pouvons passer à travers les lignes prussiennes, la frontière reste notre ressource. »

Et tout étant perdu, on voulait au moins sauver l'honneur en ne le courbant pas aux pieds de l'armée conquérante.

Cette nuit de septembre était humide et noire. Aimery avait la fièvre; il réunissait ses dernières forces pour se maintenir sur son cheval. A ses oreilles bourdonnait encore le crépitement de la fusillade mêlé aux plaintes des mourants. Devant ses yeux passaient des hallucinations étranges : il entendait des cris de rage, il voyait des soldats jeter leurs armes, des officiers briser sur leur genou la lame de leur épée.

On ne parlait pas. Que se fût-on dit, maintenant que tout était terminé? Un vieux sous-officier pleurait en mordant sa moustache; un conscrit blessé poussait de temps à autre un faible gémissement arraché par la douleur.

Les chevaux refusaient d'avancer, et Aimery prévoyait le moment où il ne pourrait mener plus loin sa vaillante petite troupe, quand une lumière s'alluma dans la nuit. Une minute plus tard, on entendait un cliquetis d'armes, et une voix brève disait :

« Qui va là? »

— Français, fit Aimery en s'avançant.

— Vous êtes prisonniers... J'en suis bien fâché, car vous êtes des braves, savez-vous? »

La dernière partie de la phrase s'acheva sur un ton moins belliqueux; il y avait même un peu d'émotion dans cet accent étranger.

Avec le sentiment poignant qu'éprouve tout militaire en rendant ses armes, Aimery allait tendre son sabre; il n'en eut pas le temps. La main qui s'avançait étreignit si cordialement la sienne, que dans l'immense amertume de la défaite, il se sentit un peu réconforté par cette sympathie anonyme.

« C'est la loi de la guerre, continua l'officier belge. Il ne dépendra pas de nous qu'elle ne vous soit rendue moins dure. Allons, vous avez tous fait votre devoir, c'est le principal, n'est-ce pas? Pour le reste, à la grâce de Dieu! »

Oui, à la grâce de Dieu... mais que ses voies sont



parfois mystérieuses, et que son châtement semblait sévère ! On fut bientôt au campement belge, où les soins les plus délicats et les plus empressés attendaient les vaincus. Aimery tomba épuisé quand il comprit que sa tâche était finie ; la nature se sentait à bout de forces, et l'âme était brisée.

On le transporta à Liège. Pendant huit jours, il eut une fièvre ardente ; le neuvième, il était sauvé et parlait de se lever. On obtint avec peine qu'il se laissât soigner encore, et pour le distraire, l'officier auquel il s'était rendu, et qui lui témoignait de l'amitié, vint causer avec lui.

C'était un petit lieutenant pomponné, musqué, un gommeux de Bruxelles. Il lui parlait des châteaux du voisinage dans lesquels il avait de nombreuses relations. Aimery écoutait naturellement avec fort peu d'intérêt. Pourtant, un nom éveilla son attention.

« Le château de Raimbois est près d'ici ? reprit-il vivement.

— A deux lieues à peine.

— Et il est habité en ce moment ?

— Oui, car un de mes amis s'y trouvait il y a quelques jours. Il y rencontra même de vos compatriotes, des dames dont les parents, je crois, sont à l'armée... Du moins, il me semble qu'il me raconta quelque chose de ce genre. »

Aimery n'écoutait plus ; ce nom de Raimbois éveillait en son esprit une foule de souvenirs doux et tristes, comme ceux qui rappellent une époque dont un grand malheur nous sépare.

Les Raimbois étaient très liés avec madame de Cendré ; Solange aussi en parlait souvent : c'était tout un passé de bonheur que ce nom évoquait devant le jeune capitaine.

Le lendemain, en dépit de toutes les instances, il était debout et annonçait qu'il allait quitter l'hôpital.

« Vous avez ma parole, ainsi donc ne craignez rien, répondit-il en souriant tristement à son nouvel ami, qui s'efforçait de le retenir. La joie de défendre mon pays m'est désormais refusée, au nom même de l'honneur : ce n'est pas pour m'évader que je veux sortir de l'hôpital. »

Il se fit indiquer la route de Raimbois et la prit à pied. C'était une imprudence, mais dans l'état d'esprit où il se trouvait, on ne calcule pas avec les forces. Depuis longtemps fort inquiet de Solange, dont il n'avait pas de nouvelles, il comptait en apprendre au moins d'indirectes à Raimbois. Une sorte de pressentiment l'aiguillonnait ; sa hâte fébrile était telle, qu'il ne songea pas à louer une voiture.

La première demi-lieue se fit sans trop de difficultés, mais la seconde fut extrêmement pénible. La chaleur abattait le peu de forces qui restassent au convalescent. Un hameau se trouva sur sa route ; il entra dans une mauvaise auberge et demanda de la bière.

On lui servit un liquide épais et noirâtre, qu'il but avec avidité en dépit de sa repoussante apparence ; la soif le dévorait.

« Ne pourrais-je pas trouver ici une carriole quelconque qui me mènerait jusqu'à Raimbois ? demanda-t-il.

On ne le comprit pas d'abord. Enfin, à l'aide de quelques mots d'allemand, la requête fut entendue.

« Il faudrait attendre jusqu'à demain, répondit-on,

l'unique véhicule du lieu étant en course pour le moment. »

Attendre au lendemain quand les bienheureuses nouvelles se trouvaient là, à quelques pas !... Ce n'était pas possible ; Aimery se remit en route.

Le chemin s'étendait devant lui, poudreux et uniforme. Le paysage était d'une monotonie désespérante, le ciel d'un bleu implacable. Pour faire cette seconde lieue, Aimery souffrit plus qu'il n'avait jamais souffert.

Par instants, il s'arrêtait au bord de la route, à l'ombre de quelque arbre, auquel il s'appuyait. Il lui prenait alors la tentation de retourner en arrière ; mais d'une part, il était déjà assez loin du hameau, et de l'autre, il ne pouvait se résoudre à remettre au lendemain la joie d'entendre parler de Solange.

Il sentait pourtant qu'il ne serait guère en état de se présenter devant des étrangers, et s'il ne se fût agi que d'une visite à madame de Raimbois, il eût peut-être attendu un moment plus favorable. Mais certaines paroles de l'officier belge lui revenaient à la mémoire, il avait été question de dames françaises, de belles jeunes filles... Qui sait si madame de Cendré, si Solange même n'avaient pas cherché un refuge en Belgique ?

Quelque peu probable que fût cette rencontre, elle devenait pour Aimery une idée fixe, une sorte de fièvre qui doublait l'autre. Il semblait qu'une force supérieure à sa volonté le poussât en avant.

Enfin, il aperçut une maison rouge et massive qui se détachait sur un fond sombre de verdure : l'habitation un peu prétentieusement qualifiée de château, et son parc.

Au moment d'arriver, Aimery sentit ce que sa position avait d'étrange. Il allait se présenter chez des inconnus, les vêtements couverts de poussière, le bras en écharpe, et la mine certainement aussi défectueuse que possible. Madame de Raimbois aurait, en le voyant ainsi, une triste opinion du fiancé de Solange. Et d'ailleurs, le pauvre capitaine, tout haletant, se sentait si malade qu'un moment de repos lui était absolument nécessaire.

Au lieu de sonner à la grille, il suivit les murs du jardin, espérant y trouver un peu d'ombre. En effet, au bout de quelques minutes, il rencontra un ruisseau qui sortait de la propriété ; de grands arbres et d'épais taillis lui formaient comme un berceau naturel sous lequel il coulait si frais et si pur, que cette vue seule fut un repos pour le voyageur.

Aimery s'assit contre la haie vive à quelques pas du ruisseau ; il était si faible, qu'au murmure de l'eau qui clapotait doucement, il tomba dans une sorte de demi-somnolence.

## XI

Le pressentiment d'Aimery ne le trompait point : Solange et Marcelle se trouvaient effectivement au château de Raimbois.

L'état d'effervescence de Paris, la menace d'un siège — quelque lointaine qu'elle parût encore — avaient effrayé mesdames de Cendré et de Valfon-



taine. Leur amie commune les engageait vivement à venir près d'elle sur une terre neutre, qui devait offrir un abri sûr. Elles acceptèrent et partirent ensemble pour la Belgique.

Elles venaient d'y arriver quand on apprit le désastre de Sedan. Dans un paroxysme d'angoisse, madame de Cendré attendit plusieurs jours des nouvelles qui ne venaient pas. De la mondaine et gracieuse femme qui aimait à ce qu'on la prit pour la sœur aînée de sa fille, il ne restait nul vestige; l'épouse et la mère reparaissaient dans cette crise de douleurs.

Mais que faire? Comment mettre un terme aux inquiétudes dévorantes? Marcelle, plus énergique que sa mère, eût voulu tenter quelque chose, partir pour Sedan, dont les prisonniers étaient lentement dirigés sur l'Allemagne. On lui prouvait qu'au milieu du désordre qui régnait partout, ce projet était irréalisable.

Il fallait un homme pour cette tâche que la jeune fille voulait entreprendre, et il se présenta heureusement sous les traits d'Alan Oakvil.

Alan n'avait pas voulu passer en Angleterre en laissant tant de deuils derrière lui. Il restait en France, allant d'un champ de bataille à l'autre, spectateur attristé de nos désastres, et usant du crédit que lui donnaient sa nationalité et son nom pour voir toutes choses de près, et surtout pour soulager bien des misères.

Dès qu'il apprit la catastrophe du 2 septembre, il accourut à Sedan. Il en venait lorsqu'il se présenta au château de Raimbois.

Des questions pleines d'angoisses l'accueillirent. A madame de Cendré, il répondit en montrant une lettre, et la pauvre femme fondit en larmes avant même de savoir que son mari, assez légèrement blessé, attendait ses soins.

A Solange, il parla évasivement, mais d'une manière peu rassurante. Il n'avait pu, dit-il, se procurer des nouvelles d'Aimery, il chercherait encore... Madame de Valfontaine regardait douloureusement sa nièce, qui semblait ne pas comprendre ces réticences calculées.

La fiancée sentait vaguement un deuil descendre sur elle, mais elle éloignait cette pensée avec une sorte d'épouvante.

« Conduis ton frère au jardin, Solange, dit la tante Pauline qui vit qu'Alan désirait entretenir sa sœur, et qui, d'ailleurs, ne lui envoyait pas une mission pénible.

Comme tout le régiment d'Aimery, Alan croyait à la mort du capitaine. On la lui avait affirmée. Sans doute, rien ne justifiait d'une façon absolue cette supposition; mais qui ne sait combien de nouvelles cruelles et fausses vinrent frapper les familles, au milieu du désarroi complet qui régnait alors partout? C'est un trait du caractère humain que cette facilité à croire et à colporter les choses fâcheuses — hélas! même à les inventer parfois. On poussa la précision jusqu'à indiquer à sir A. Oakvil l'endroit où était tombé M. de Saint-Yon.

Ainsi prévenu, il ne fit que des recherches très sommaires en Belgique, où, d'ailleurs, une erreur de nom avait fait perdre la trace d'Aimery.

Alan n'avait pas voulu parler au salon. L'Anglais met toujours une sorte de pudeur à ne pas laisser paraître ses impressions intimes, et il semblait à Alan Oakvil que dans la situation de Solange, il serait peu convenable d'admettre des étrangers au spectacle de la douleur qu'elle ne pourrait peut-être pas maîtriser.

Lui était l'ami, le frère... Si son cœur avait connu un instant d'autres aspirations, Solange ne s'en doutait point. Elle pouvait pleurer à son aise devant lui.

Dès les premiers mots qu'il lui dit, la jeune fille devint attentive et grave. Il la préparait doucement, avec la sollicitude d'une mère, avec une tendresse qui était quelque chose de plus; et elle sentait une angoisse grandissante lui envahir le cœur.

Alan pensa que le moment était venu de porter le coup suprême.

« Et s'il ne revenait pas?... Vous vous soumettriez à la volonté de Dieu, n'est-ce pas, Solange? Les victimes furent nombreuses là où il se battait... »

Solange jeta un faible cri :

« Il est mort! »

Ses deux mains pressaient sa poitrine avec force; ses yeux étaient dilatés et secs. Elle était si blanche, qu'Alan eut peur, et avança ses bras pour la soutenir. Elle recula légèrement et vint s'adosser à un arbre.

« Mort!... répéta-t-elle d'une voix sans timbre. Oh! mon Dieu!... »

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉNIGME

J'ouvre et je ferme une voiture.

— Je garantis de la froidure

De splendides appartements.

— Mais j'ai d'autres fonctionnements.

Des maisons de Paris on me commet la garde;

Je suis, souvent, dit-on, avide et très bavarde,

Disposant à mon gré des réputations...

Mélant à mes défauts bien des prétentions :

Car je cherche aussitôt querelle

A qui de mon vrai nom m'appelle,

J'en prends un que je crois être bien moins commun,

Les deux cependant n'en font qu'un.

On me donne trop d'importance

Favorisant ainsi mon insolence.

Mais si j'ai quelque charité,

Autour de moi que de bien je puis faire,

M'établissant l'intermédiaire

Entre le riche et le deshérité!

Explication du Logogriphe du 14 Février : *Lucrèce*, mot dans lequel on trouve : *Luc, Luce, Leu, élue, ecu, lucre, cure, écru, ulcère, cruel, cru, Eure, Eu, Lure et Ur.*





Chapeau en limousine grise.

Modèles de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.



Chapeau en ottoman marron doré.

3314

Chapeau en limousine grise.

Le bord, relevé devant, est tendu en velours gris, et la calotte est couverte de limousine divisée par des ronces en bouillonnés tendus. Devant, deux cornes en limousine imitant des oreilles de lièvre.



5329

Robe de mariée (vue de trois quarts, de face).

Chapeau en ottoman marron doré, le bord en plumes.

Devant une coquille en velours et un nœud en ruban duquel partent comme un bouquet d'artifice, des aigrettes et des raquettes en plumes de paon.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4508, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Sortie de bal page 1 (Album de Février.)

Corsage, costume de jeune fille, page 1 (Album de Février).

DEUXIÈME CÔTÉ

Pourpoint, travestissement pour jeune fille, page 4 (Album de Février). — Jupou-tournure, page 6 (Album de Février).